

AL MUSTAFA, l'élú et l'aimé, qui était l'ombre de son propre jour, avait attendu douze ans durant dans la ville d'Orphalese son bateau qui devait revenir et le ramener à l'île de sa naissance.

Et, dans la douzième année, le septième jour de Ielool, mois des moissons, il grimpa sur la colline située hors des murs de la cité et scruta la mer ; et, venant avec la brume, il aperçut son navire.

Alors les portes de son cœur s'ouvrirent en grand, et sa joie exulta loin au-dessus de la mer. Et, les yeux clos sur les silences de son âme, il pria.

Mais, comme il redescendait de la colline, une tristesse le submergea et, du fond de son cœur, il pensa :

Comment irais-je en paix et sans chagrin ?

Non je ne pourrai quitter cette ville sans une blessure à l'esprit.

Longs furent les jours de douleur passés au sein de ces murs et longues furent les nuits de solitude ; et qui peut quitter, sans regret, sa douleur et sa solitude ?

J'ai éparpillé trop de fragments de mon esprit dans ces rues et trop d'enfants de mon désir marchent nus dans ces collines, dont je ne peux me séparer sans accablement et sans souffrance.

Ce n'est pas un vêtement que j'abandonne en ce jour mais une peau que, de mes propres mains, j'arrache.

De même ce n'est pas un souvenir que je laisse derrière moi mais un cœur que la soif et la faim ont rendu bon.

Pourtant je ne peux m'attarder plus
La mer qui appelle toutes choses à revenir en
elle me mande et je me dois d'embarquer.
Car demeurer plus avant, pendant que les
heures brûlent dans la nuit, reviendrait à se
laisser geler et cristalliser et demeurer
prisonnier de la forme du moule.
J'aimerais pouvoir emporter tout ce que je
laisse ici. Mais comment le pourrais-je ?
La voix ne peut porter la langue et les lèvres
qui lui donnent des ailes. Seule, elle affronte
l'air.
Et seul, sans son nid, l'aigle va voler vers le
soleil.

Lorsqu'il atteint le pied de la colline, il se
retourna vers la mer et il vit son bateau
approcher le port et, à sa proue, des marins,
hommes de sa terre.

Et son âme pleura vers eux et il dit :
Fils de ma mère ancestrale, vous qui
chevauchez les marées,
Combien de fois vos mâtures déployées ont-
elles erré dans mes rêves ? Et maintenant
voilà que vous arrivez à l'état de veille, et
réalisez ainsi mon plus profond rêve.
Je suis prêt à partir et mon impatience aux
voiles déferlées se languit du vent.
Je respirerai un dernier souffle de cet air si
calme, je jetterai en arrière un dernier regard
d'amour,
Puis me tiendrai enfin au milieu de vous,
navigateur parmi d'autres navigateurs.
Et vous, vaste mer, mère endormie,
Qui êtes la paix et la liberté de la rivière et du
fleuve
Mon courant n'est presque plus sinueux et
jette un dernier murmure à cette clairière
Avant de venir à vous, goutte sans limites
d'un océan infini.